

Title	Sexe, amour et géométrie dans l'Éthique de Spinoza
Author(s)	Pautrat, Bernard
Citation	Philosophia OSAKA. 2019, 14, p. 1-12
Version Type	VoR
URL	https://doi.org/10.18910/71257
rights	
Note	

Osaka University Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

Osaka University

Bernard PAUTRAT (École normale supérieure)

Sexe, amour et géométrie dans l'*Éthique* de Spinoza

Mesdames, mesdemoiselles, messieurs,

Pour commencer, je tiens à remercier très chaleureusement monsieur le Professeur Komemushi Masami, ainsi que le Professeur Ueno Osamu, président de Spinoza Kyokai, de m'avoir invité à m'exprimer devant vous, et de me donner l'occasion d'exposer rapidement la matière du livre que j'ai publié en 2011 sous le titre *Ethica sexualis*.

Comme certains d'entre vous le savent, Spinoza est actuellement, en France, le philosophe à la mode. Il doit sa popularité, entre autres choses, au fait qu'il est tenu pour le philosophe de la Joie et le grand liquidateur des passions tristes. Et en effet tout le monde désire être joyeux et en finir avec la tristesse, toutes les tristesses. Cette présentation populaire du spinozisme s'accompagne généralement d'une focalisation autour du corps, pour ne pas dire d'une surestimation de la corporéité dans l'existence humaine. " Nul ne sait ce que peut un corps " : cette phrase de l'*Éthique*, souvent soulignée par Gilles Deleuze, est passée en slogan spinoziste. De là à faire un sort privilégié aux joies du corps il n'y a évidemment qu'un pas. Ces thèmes interprétatifs, qui ont évidemment tout pour plaire, sont peu à peu devenus la vulgate de ce qu'on peut appeler le spinozisme de magazine, qui fleurit en France.

Il n'est pas difficile d'amender la plus séduisante de ces thèses : que le spinozisme est une méthode pour en finir avec les passions tristes. Car qui a lu l'*Éthique* sait bien que le but de l'opération est d'en finir avec *toutes* les passions, les tristes certes, mais également les joyeuses. Celles-ci, les joies passives, la raison démonstrative a pour tâche et pour effet de les éradiquer autant qu'il est possible, exactement au même titre que les passions tristes. Spinoza serait-il, comme on dit en français, " rabat-joie " ? Si c'est le cas, on peut parier que sa popularité en souffrira beaucoup : car qui veut être privé de joie ? Comment aimer une pensée qui se propose de nous priver de joies, au pluriel ? Et, particulièrement, de nous priver des si délicieuses joies du corps, si d'aventure elles se révélaient passives ?

Or au terme d'une longue enquête il m'est apparu qu'en effet la pensée de Spinoza a pour but de nous faire abandonner tout particulièrement les joies qui ont lieu dans l'Amour pour " les choses singulières semblables à moi ", l'amour au sens ordinaire du terme, et que la seule Joie véritablement active, qui éclipse toutes les autres et aide à en finir avec les joies passives, c'est un affect qui se nomme l'Amour de Dieu. L'Amour envers Dieu, d'abord, et ensuite l'Amour intellectuel de Dieu, qui est engendré par le troisième genre de connaissance

ou science intuitive. Et de ce dernier genre l'autre nom est béatitude ou salut. Ce à quoi l'on assiste dans l'*Éthique*, c'est à la mise en place d'une machine destinée à nous mener " comme par la main ", par la force de la démonstration géométrique, des joies de l'amour ordinaire à l'Amour de Dieu, seul et unique Amour à ne pas décevoir. Si c'est bien le cas, et c'est ma conviction, alors, en posant cette question du sexe et de l'amour dans l'*Éthique*, nous touchons au cœur même de la doctrine de Spinoza et au sens profond de son entreprise.

Je nous mettrai dans l'ambiance en parlant bientôt de l'affect de Jalousie, parce que c'est à cette seule occasion que Spinoza parle explicitement de sexe. Spinoza en traite dans la troisième Partie, qui est en quelque sorte le scénario de toutes les histoires d'amour parce qu'il contient la géométrie détaillée de l'affect d'Amour. Mais avant d'y parvenir, fixons d'abord la situation. Je parlerai à la première personne, puisque les démonstrations sont universelles et valent pour tout être humain, homme ou femme, quoique Spinoza parle toujours en homme. Voici donc la situation. Moi, homme, j'aime une certaine chose singulière que j'imagine semblable à moi, un autre être humain. " Je l'aime " veut dire : je suis affecté de Joie, et cette Joie est accompagnée de l'idée de cette autre chose comme cause de ma Joie. En clair : j'aime Sakura (j'ai choisi ce prénom pour sa fréquence, et parce qu'il veut dire, semble-t-il, " fleur de cerisier " et que c'est très aimable). " J'aime Sakura " veut dire : nous nous sommes rencontrés, nous nous sommes plu, c'est-à-dire, nous nous sommes affectés l'un l'autre de Joie accompagnée de l'idée de l'autre comme cause, alors nous nous sommes revus, nous nous sommes replu, et puis nous avons fait l'amour avec plaisir, avec Joie. Avec une Joie telle que nous avons désiré refaire l'amour, et le refaire encore, et finalement, affectés d'un amour réciproque, nous avons fini par faire couple. Sakura est à moi et je suis à Sakura. Nous voilà donc liés d'un lien d'Amour où nos Corps jouent un rôle éminent. J'aime Sakura, laquelle m'aime d'un Amour augmenté de l'Amour qu'elle imagine que j'éprouve pour elle, et réciproquement, si bien que notre Amour a toutes les couleurs de l'idylle. Que la vie est donc belle, ainsi illuminée d'Amour !

Maintenant supposons que vienne à passer une autre chose singulière *que j'imagine semblable à moi*. Cette dernière clause est essentielle parce qu'elle seule permet à Spinoza de faire jouer la proposition 27 de la troisième Partie, qui rend compte du phénomène de l'imitation des affects : " De ce que nous imaginons une chose semblable à nous, et que nous n'avons poursuivie d'aucun affect, affectée d'un certain affect, nous sommes par là même affectés d'un affect semblable. " Survient donc un jour, dans notre vie de couple, à Sakura et moi, une tierce personne, que je nommerai, en hommage à votre grand écrivain Kawabata, Yasunari. Yasunari constate que j'aime Sakura et que je la possède, que j'en jouis, que nous couchons ensemble, probablement avec Joie. De ce constat découle géométriquement ceci : Yasunari m'imité, il se met à aimer Sakura. S'ensuit alors un très beau concert d'amour,

toujours dicté par le théorème de l'imitation. J'aime Sakura, bien sûr, et mon amour pour elle est encore augmenté du fait que j'imité l'amour de Yasunari pour elle, et en même temps j'aime Yasunari parce qu'il aime une chose que j'aime. Sakura m'aime, et en même temps, imaginant que Yasunari l'aime, elle est joyeuse, d'une Joie qu'accompagne l'idée de Yasunari comme cause, c'est-à-dire qu'elle l'aime en retour. Quant à Yasunari, non seulement il aime Sakura, bien entendu, mais il m'aime aussi parce que Sakura m'aime, c'est-à-dire, parce que j'affecte de Joie une chose qu'il aime, à savoir Sakura. Je ne fais ici qu'appliquer les propositions de *l'Éthique*, et j'en donne dans mon livre la démonstration soigneuse. Donc ils sont trois, et tout le monde s'aime. Extraordinaire concorde, où ils conviennent tous en nature. Chacun s'efforce de conserver les deux autres en sa présence, ils se veulent tous du bien, ils cherchent à se plaire, etc. C'est merveilleux !

Pas longtemps, car la terrible Proposition 32 nous guette : “ Si nous imaginons que quelqu'un jouit d'une certaine chose qu'un seul peut posséder, nous nous efforcerons de faire qu'il ne la possède pas. ” Il ne s'agit pas ici d'une éventualité, mais d'une nécessité géométriquement démontrée, c'est une propriété universelle de la situation de trio, aussi universelle et nécessaire qu'une propriété du triangle, et c'est exactement ce qui va se passer dans l'Esprit de Yasunari : il constate que je jouis de Sakura, qu'elle est à moi, que je la possède, et alors il va s'efforcer de faire que je ne la possède plus et n'en sois plus le maître. Il va s'efforcer de me détruire en tant que je suis celui qui jouit de Sakura. Or il y a à cela une raison essentielle, sur laquelle Spinoza ne transige pas : Sakura, ma chère Sakura, est *une chose qui ne se partage pas*. Elle ne peut pas être à la fois à moi et à Yasunari. Donc pour Yasunari je suis de trop, très vite ma présence l'attriste, et comme cette Tristesse est accompagnée de l'idée de moi comme cause, il me hait. Nous convenons toujours en nature en tant que nous aimons la même chose, mais moi j'ai l'idée de Sakura comme une chose que je possède, tandis que Yasunari a l'idée de Sakura comme une chose qu'il désire posséder et ne possède pas encore. En cela nous discordons en nature ; devenus contraires l'un à l'autre nous voilà ennemis. Si bien que sur la géométrie de l'Amour, toujours active, va venir se greffer la géométrie de la Haine. Je n'en exposerai pas tous les développements, pour cela le temps me manquerait, mais le résultat est clair : j'aime Yasunari parce qu'il aime la chose que j'aime, mais je le hais parce qu'il veut me la prendre ; Yasunari m'aime parce que j'aime la chose qu'il aime, mais il me hait parce que je la possède et pas lui ; Sakura m'aime parce que je suis sa chose aimée, mais elle me hait parce que je hais Yasunari qui l'aime et qu'elle aime en retour ; elle aime Yasunari parce qu'il l'aime, mais elle le hait parce qu'il hait une chose qu'elle aime, moi-même. Bref, très vite, tout le monde se hait. Désormais nous voilà tous les trois sujets à ce que Spinoza nomme “ flottement d'âme ”, “ cet état de l'Esprit, qui naît de deux affects contraires ”. Désormais chacun de nous trois flotte entre Amour et Haine pour

chacun des deux autres. Et c'est une mécanique peut-être mortelle qui se trouve enclenchée, car n'oublions jamais la Proposition 20 de la même troisième Partie : " Qui imagine détruit ce qu'il a en haine sera joyeux. " Chacun désire donc conserver les deux autres parce qu'il les aime, et, alternativement, les détruire parce qu'il les hait. Chacun est comme une voile qui, prise entre deux vents contraires, flotte, et cela en claquant si les vents sont très forts.

Les vents sont-ils toujours très forts ? Non, sans doute. À cette situation très commune on peut imaginer bien des issues plus ou moins pacifiques. Mais ce n'est pas cela qui intéresse Spinoza et requiert sa réflexion : dans sa démarche, poursuivant la géométrie de l'Amour, il privilégie le drame, nommément, le drame de la Jalousie. Nous y voilà.

J'ai dit vents forts, je voulais dire affects forts. Spinoza, dans toutes ses analyses, ne cesse de quantifier les affects, et sa géométrie est en réalité une physique, ou mieux encore, une psychique, où chaque affect singulier est doté d'une certaine force, et la vie psychique n'est rien d'autre que le jeu et le combat des toutes ces forces à l'intérieur d'un seul et même Esprit. Ici, par exemple, dans chacun des trois, Amour et Haine qui coexistent sont chacun dotés d'un certain *quantum* de force, et si ce *quantum* se trouve être égal, le flottement d'âme risque de durer quelque temps, et je vais passer, alternativement, de l'Amour à la Haine pour ma chose aimée, puis de la Haine à l'Amour, etc etc.

Mais alors, faisons comme Spinoza, concentrons-nous, comme lui, sur le cas Sakura, le cas de la femme, pour bien comprendre ce qu'est la Jalousie. Supposons qu'un jour l'Amour de Sakura pour moi se soit trouvé supplanté en elle par l'Amour pour Yasunari. Ce sont des choses qui arrivent. Alors elle se donne à lui, comme on dit. Il la voulait, il l'a. Telle sera notre hypothèse. Nous voici dans le cas de figure envisagé dans la Proposition 35 de la troisième Partie, consacrée à la Jalousie, que je lis : " Si quelqu'un imagine que la chose aimée joint à elle-même un autre du même lien d'Amitié, ou bien d'un plus étroit, que celui par lequel il la possédait seul, il sera affecté de Haine envers la chose aimée, et il enviera cet autre. " Si donc j'imagine que Sakura joint à elle Yasunari du même lien d'amitié, ou bien d'un plus étroit, que celui par lequel je la possédais, je serai affecté de haine à l'égard de Sakura, et j'envierai Yasunari. Je note au passage quelque chose qui, à mes yeux, est bien plus qu'un détail. Le texte latin dit : " *Si quis imaginatur rem amatam eodem, vel arctiore vinculo Amicitiae, quo ipse eadem solus potiebatur, alium sibi jungere* ", etc. Le verbe principal *imaginatur* commande donc une proposition infinitive, dont le verbe est *jungere*. Comme il est d'usage en pareille occurrence, le sujet et le complément d'objet direct (le verbe étant transitif) seront au même cas, l'accusatif. À savoir : *rem amatam*, et *alium*. Quel est donc le sujet, et quel le complément d'objet ? Étrangement (et il serait intéressant de tenter d'expliquer cette étrangeté par ses causes), tous les traducteurs avant moi ont traduit dans le même sens, et fait de l'*autre* (*alium*) le sujet du verbe, de l'action de *joindre*. Charles

Appuhn écrit : “ Si quelqu’un imagine qu’un autre s’attache la chose aimée ”, etc. Cela est, bien entendu, grammaticalement possible, mais la lecture de la Démonstration prouve à l’évidence la fausseté de cette interprétation. On y lit en effet : “ [...] *concomitante imagine illius, quem res amata sibi jungit* [...] ”. “ (...) qu’accompagne l’image de celui que la chose aimée joint à elle ”. C’est donc elle qui agit ou a agi. On conviendra, je pense, que, s’agissant de Jalousie, ce point de traduction est plus qu’un détail : qui, au juste, a fait quoi ? Il ne peut m’être indifférent que ce soit Yasunari ou bien Sakura qui fasse la jonction. Or, pas de doute : c’est bien ma chère Sakura que j’imagine “ joignant à elle ” Yasunari. Maintenant, en quoi consiste la jonction, au juste ? Spinoza dit “ lien d’amitié ”, mais c’est pour préciser aussitôt qu’il s’agit du lien d’Amitié par lequel je possédais ma chose aimée, Sakura, moi et moi seul. J’imagine donc Yasunari possédant Sakura qui s’est donnée à lui. Et alors me voilà jaloux. La démonstration établit que je suis affecté d’une Tristesse qu’accompagne l’idée de Sakura comme cause (je la hais), et comme j’imagine que Yasunari se délecte de Sakura, je l’envie, ce qui est une autre forme de la haine.

Mais comment s’en délecte-t-il, comment la possède-t-il ? Le Scolie est on ne peut plus clair, et infléchit singulièrement la notion du prétendu lien d’Amitié. Voici : “ Cette Haine envers la chose aimée jointe à l’Envie s’appelle Jalousie, laquelle n’est, partant, rien d’autre qu’un flottement d’âme né de l’Amour et la Haine à la fois, qu’accompagne l’idée d’un autre qu’on envie. En outre, cette Haine envers la chose aimée sera plus grande à proportion de la Joie dont le Jaloux était d’ordinaire affecté suite à l’Amour réciproque de la chose aimée, et aussi à proportion de l’affect dont il était affecté envers celui dont il imagine que la chose aimée le joint à elle. Car s’il le haïssait, par là même (*par la Prop. 24 de cette p.*) il aura la chose aimée en haine, parce qu’il imagine qu’elle affecte de Joie ce qu’il a lui-même en haine ; et aussi (*par le Coroll. Prop. 15 de cette p.*) du fait qu’il est contraint de joindre l’image de la chose aimée à l’image de celui qu’il hait, laquelle raison a lieu en général dans l’Amour pour la femme ; qui en effet imagine une femme qu’il aime se prostituant à un autre, non seulement sera attristé de ce que son propre appétit se trouve réprimé, mais encore, parce qu’il est contraint de joindre l’image de la chose aimée aux parties honteuses et aux excréments de l’autre, il l’a en aversion (...) ”. Eh bien cette fois-ci nous voici au lit, dans l’alcôve. Le prétendu lien d’Amitié, c’est de coucher ensemble. C’est ainsi que je possédais Sakura, qui s’est donnée à Yasunari, et maintenant c’est lui qui la possède ainsi. Mon Corps s’unissait à celui de Sakura par certaines parties, dites ici honteuses (*pudenda*), ce qui donnait lieu à des excréments (*excrementa*), et maintenant ce que je vois, moi, lorsque j’imagine Sakura, mon aimée, ce sont ses parties honteuses, qui étaient à moi, souillées par les excréments de l’autre, et alors je les hais tous les deux. Voilà ce qui se passe “ en général dans l’Amour pour la femme ”, dit Spinoza. On aime une femme, on la désire, on la séduit,

on la possède, on couche avec elle, on en jouit, elle vous trompe, elle se donne à un autre qui la désirait parce qu'on en jouissait, et cet autre alors la possède, en jouit, couche avec elle, et on les hait, avec dans l'Esprit ces terribles images de la jonction des corps, du coût de la traîtresse et de l'autre, qui n'a fait que prendre ce qu'on lui offrait.

Mais ne nous y trompons pas : cet autre que j'imagine triomphant, eh bien c'est un homme, tout comme moi. Ayant une fois possédé Sakura, s'en étant délecté, il désirera en jouir à nouveau, s'en délecter à nouveau, et peut-être feront-ils couple, eux aussi, et alors, inexorablement, surviendra un quelconque tiers qui se dira : tiens, il l'aime et il la possède, qui donc aimera Sakura et désirera à son tour en déposséder Yasunari, et pour peu que l'amour de Sakura pour ce nouveau venu soit plus fort que celui qu'elle éprouve pour Yasunari, tout recommencera. En ce sens l'Amour, spécialement l'Amour pour la femme, est une machine infernale qui mène inexorablement au drame de la Jalousie. C'est que, voyez-vous, l'être humain est divers et changeant, cela est démontré dans *l'Éthique*. La femme est changeante, et à voir la manière dont Spinoza s'y prend, on a même l'impression qu'elle est *très* changeante. Il ne développe pas du tout la géométrie de l'amour partagé et maintenu tel par l'amour réciproque. Probablement parce qu'il a déjà démontré la terrible Proposition 32, que je rappelle : “ Si nous imaginons que quelqu'un jouit d'une certaine chose qu'un seul peut posséder, nous nous efforcerons de faire qu'il ne la possède pas. ”

Mais alors, l'Amour, c'est très décevant, non ? Ça se pourrait bien. On embarque pour Cythère, en route pour la Joie, dans la Joie, résultat : un paquet de Haines, c'est-à-dire de Tristesses. La suite, hélas, on la connaît. Proposition 38 : “ Si quelqu'un a commencé à avoir en haine une chose aimée, en sorte que l'Amour soit tout à fait aboli, il la poursuivra d'une haine plus grande, à cause égale, que s'il ne l'avait jamais aimée, et d'autant plus grande que l'Amour avait d'abord été plus grand. ”

Décidément, j'aurais mieux fait de ne pas tomber amoureux de Sakura, si ça doit déboucher sur ça. Oui, mais on ne choisit pas. De tomber amoureux ou pas, de coucher ou pas : je le rappelle, tout est absolument déterminé. Et dès lors qu'on est en effet embarqué, on risque bien d'aller vers le naufrage.

Mais c'est aussi que l'affaire, dès le départ, est très mal engagée, l'affaire de l'amour sexuel. Le désir de l'union des corps peut aisément mener à l'union effective des corps, au coût, seulement, à présent je dois le dire, le coût, en soi, constitue une grave menace pour l'intelligence, et risque de nous barrer la voie du salut.

Le rapport sexuel, le coût, est une union de parties de deux corps qui donne lieu à des Joies du Corps, au plaisir sexuel. Quel nom leur donner dans le système ? *Titillation*, c'est-à-dire Chatouillement. Scolie de la Proposition 11 de la troisième Partie, je lis : “ (...) l'affect de Joie, je l'appelle Chatouillement ou Allégresse ; et celui de Tristesse, Douleur

ou Mélancolie. *Mais il faut noter que Chatouillement et Douleur se rapportent à l'homme quand une de ses parties est affectée plus que les autres, tandis qu'Allégresse et Mélancolie s'y rapportent quand toutes sont affectées à égalité.* ” C'est la phrase importante. Le Chatouillement est donc un plaisir local lié à la surexcitation d'une ou des parties du Corps par une ou des parties d'un corps extérieur. Le plaisir sexuel vient donc se ranger tout naturellement sous le concept de Chatouillement. Le coït est évidemment l'expérience même du Chatouillement, le plaisir de l'orgasme étant lui-même dépendant de la plus extrême surexcitation des parties dites “ honteuses ”. C'est vraiment l'extrême de la surexcitation locale qui est recherché dans le rapport sexuel.

Voyons à présent ce que la géométrie en déduit.

Proposition 43 de la quatrième Partie : “ Le Chatouillement peut être excessif et être mauvais ; et la Douleur peut être bonne, pour autant que le Chatouillement ou Joie est mauvais. ” Démonstration : “ Le Chatouillement est une Joie qui, en tant qu'elle se rapporte au Corps, consiste en ceci, qu'une ou quelques-unes de ses parties sont plus affectées que les autres (*voir sa Définition dans le Scol. Prop. 11 p. 3*), et la puissance de cet affect peut être si grande qu'elle surpasse toutes les autres actions du Corps (*par la Prop. 6 de cette p.*) et y adhère tenacement, et par suite, empêche le Corps d'être apte à être affecté d'un très grand nombre d'autres manières, et par suite (*par la Prop. 38 de cette p.*) il peut être mauvais. ” Cette possibilité, une fois encore, est affaire de *quantum* : le Chatouillement, la jouissance, peut être si forte que la partie surexcitée réquisitionne pour elle-même toute la puissance du Corps, surpasse toutes ses autres actions, le fasse agir exclusivement dans l'intérêt de la partie surexcitée. Du coup, l'intérêt des autres parties est abandonné. Proposition 60 : “ Un Désir qui naît d'une Joie ou d'une Tristesse qui se rapporte à une ou à quelques parties du Corps, et non à toutes, ne tient pas compte de l'utilité de l'homme tout entier. ” Démonstration : “ Posons par ex. qu'une partie A du Corps se trouve tellement fortifiée par la force d'une cause extérieure qu'elle prévale sur toutes les autres (*par la Prop. 6 de cette p.*) : cette partie, en conséquence, ne s'efforcera pas d'abandonner ses propres forces pour permettre aux autres parties du Corps de remplir leur office. Elle devrait en effet avoir la force ou puissance d'abandonner ses propres forces, ce qui (*par la Prop. 6 p. 3*) est absurde. Et donc cette partie, et par conséquent (*par les Prop. 7 et 12 p. 3*) l'Esprit également, s'efforcera de garder cet état ; et par suite un Désir qui naît d'un tel affect de Joie ne tient pas compte du tout. ” Plus la jouissance est forte, plus elle veut se conserver telle, se répéter, confisquant le Corps au seul profit de la partie affectée. Le Chatouillement fait donc planer cette lourde menace : adhérer à l'homme, être excessif. Cela veut dire que la Joie peut être excessive et mauvaise, et aussi, pour peu que ladite Joie soit accompagnée de l'idée d'une chose extérieure qui la cause, que l'Amour peut être excessif, comme le dit la Proposition 44. Et alors se dessinent les possibles

séquelles du Chatouillement nommé coït.

Premièrement, cela pourrait ne pas être bon pour la santé du Corps. Si cette partie-là ne cesse de réclamer son dû, alors c'est la santé du Corps tout entier qui périlite. En vérité, l'expérience du coït a beau être joyeuse, c'est-à-dire ressentie comme le passage à une perfection et une puissance plus grandes, c'est tout à fait le contraire. Il en va ici comme de l'ivrogne : lorsque la Joie locale (bouche et système digestif) du buveur est à son comble, alors même qu'il imagine être tout entier au comble de sa puissance, il est en vérité au comble de l'impuissance parce que c'est la bouteille qui est plus forte que lui. Quand il croit boire la bouteille, c'est la bouteille qui le boit, et la jouissance qu'elle procure fait que le jouisseur se nuit tout en étant joyeux. Nous avons ici la formule même de la Joie passive, de la Joie qui est passion, dont la Raison démontre qu'il faut se défaire. Dès lors qu'une telle Joie devient adhérente, cela veut dire qu'il existe un corps extérieur qui l'emporte sur ma puissance au point, non seulement de faire intrusion dans mon Corps en le faisant pâtir, mais d'installer durablement en moi sa puissance, de s'incruster en moi, de s'incorporer à mon Corps, de le réquisitionner. La chose extérieure est désormais en moi comme chez elle et m'agit. Occupation et gouvernement de mon Corps par le dehors. Et de même que l'ivrogne a l'amour de la boisson, le lubrique a désormais le Désir et l'Amour du " mélange des corps ". Le Corps exige de se satisfaire à nouveau par le même moyen, le mélange avec un autre corps, à la limite avec beaucoup d'autres corps extérieurs. La porte est immédiatement ouverte à l'excès.

Or il faut bien voir, *deuxièmement*, que ce que je viens de décrire dans l'attribut Étendue, c'est-à-dire dans sa dimension corporelle, a son répondant dans l'attribut Pensée, c'est-à-dire dans l'Esprit, puisque celui-ci n'est rien d'autre que l'idée du Corps. Dans l'attribut Étendue, la surexcitation des parties peut être si puissante " qu'elle empêche le Corps d'être apte à être affecté d'un très grand nombre d'autres manières ". Mais dans l'attribut Pensée cela veut dire que l'Esprit, qui a l'idée de cette partie surexcitée, va se trouver fixé sur elle, lui aussi réquisitionné par elle, et dans l'incapacité de " tomber dans la contemplation d'autre chose ". Le Chatouillement, toujours en passe de devenir adhérent, empêche l'Esprit d'avoir un grand nombre d'autres idées, rétrécit son champ à tout ce qui se rapporte à l'union des corps. Pour le dire vite, l'Esprit, suite au Chatouillement, devient " obsédé sexuel ", n'a d'idées que sexuelles, de stratégies que sexuelles, etc. De même que l'ivrogne ne cesse de penser à boire, le lubrique, l'homme affecté de *Libido*, définie comme " Désir et Amour de s'accoupler aux corps " (Définition 48 des Affects), ne cesse de penser à faire l'amour.

C'est évidemment catastrophique : si le souverain bien de l'Esprit est de comprendre, et si comprendre suppose que l'Esprit ait d'abord le plus possible d'idées inadéquates, de ces idées qui sont celles des affections du Corps mais du Corps tout entier, alors cela veut

dire que cette restriction mentale à un seul et unique objet empêche de comprendre. Dit brutalement : l'affect adhérent condamne à la sottise, à l'état de *stultus*, à l'inintelligence. En bref, aimer rend bête. Lisons ce passage du Scolie de la Proposition 44 de la Partie IV : “ Car les affects auxquels nous sommes quotidiennement en proie se rapportent *la plupart du temps à une certaine partie du Corps (ad aliquam Corporis partem)*, qui se trouve plus affectée que les autres, et partant les affects sont le plus souvent excessifs, et retiennent l'Esprit dans la contemplation d'un seul objet au point qu'il ne peut pas penser aux autres ; et, encore que les hommes soient soumis à plusieurs affects, et qu'on en trouve donc peu qui sont toujours en proie à un seul et même affect, il n'en manque pourtant pas à qui adhère tenacement un seul et même affect. ” Et Spinoza poursuit : “ Car nous voyons parfois des hommes à ce point affectés par un seul objet que, même en son absence, ils croient l'avoir devant eux, et, quand cela arrive à un homme qui ne dort pas, nous disons qu'il délire ou bien qu'il est fou ; et si l'on ne croit pas moins fous ceux qui brûlent d'Amour et ne font nuit et jour que rêver à une maîtresse ou à une prostituée, c'est parce que d'ordinaire ils éveillent le rire. [...] Mais en vérité l'Avarice, l'Ambition, la Lubricité (*Libido*), etc., sont des espèces de délire, même si on ne les compte pas au nombre des maladies. ”

Et voilà : lubrique, on se fait du mal. Amoureux fou, on est fou tout court, on délire. Maladie du Corps, maladie de l'Esprit. Et la maladie, n'est-ce pas, peut mener à la mort. L'Amour adhérent, s'il ne mène pas toujours à la mort, mène en tout cas à peu près inmanquablement au désastre. Nous l'avons bien vu, c'est affaire de pure géométrie. Comme le dit brutalement le chapitre XIX de l'Appendice à la quatrième Partie : “ tout Amour qui reconnaît une autre cause que la liberté de l'âme, se change facilement en Haine, à moins d'être, ce qui est pire, une espèce de délire, et alors c'est plutôt la discorde que la concorde qui est alimentée. ” Ainsi, le délire ou la haine. Ou alors, le mariage, mariage entre un sage et une sage, pour engendrer des enfants et les éduquer dans et pour la sagesse. Chapitre XX : “ Pour ce qui touche au mariage (*matrimonium*), il est certain qu'il convient avec la raison si le Désir de s'accoupler aux corps n'est pas engendré seulement par l'apparence, mais également par l'Amour de procréer des enfants et de les éduquer sagement ; et si, de plus, l'Amour de l'un et l'autre, j'entends de l'homme et de la femme, a pour cause non la seule apparence, mais surtout la liberté de l'âme. ” Je rappelle que cet Appendice avait pour fonction de condenser sous une forme aisément mémorisable les acquis de ce qui précède. Or, de l'amour sexuel comme du mariage, il n'a strictement jamais été question dans ce qui précède, et les certitudes ici invoquées n'ont jamais été démontrées. Ici, de toute évidence, l'Appendice excède totalement son concept. Double coup de force très étrange, et qui doit bien vouloir dire quelque chose.

En tout cas, hors de ces conditions extrêmement restrictives, point de salut pour

l'amour. On comprend mieux alors une autre étrangeté repérable dans la troisième Partie, qui concerne la définition même de la *Libido*. Scolie de la Proposition 56 de la Partie III : “ Car par Gourmandise, Ivrognerie, Lubricité (*Libido*), Avarice et Ambition, nous n'entendons rien d'autre qu'un Amour ou un Désir immodéré de manger, de boire, de coïter, de richesses et de gloire. ” La *Libido* réapparaît dans le catalogue des affects sur quoi s'achève la troisième Partie, et c'est même sur elle qu'il se clôt. Elle y est incluse dans la même liste de cinq affects, dont on voit bien qu'ils forment un groupe homogène. Les voici : “ XLIV. L'Ambition est le Désir *excessif* de gloire. ” “ XLV. La Gourmandise est le Désir *immodéré*, ou même l'Amour, de manger. ” “ XLVI. L'Ivrognerie est le Désir *immodéré* et l'Amour de boire. ” “ XLVII. L'Avarice est le Désir *immodéré* et l'Amour des richesses. ” “ XLVIII. La Lubricité (*Libido*) est également Désir et Amour de s'accoupler aux corps (*in commiscendis corporibus*). ” Vous le voyez comme moi, la *Libido*, à la différence des quatre affects qui la précèdent, n'a pour ainsi dire pas besoin qu'on la dise “ excessive ” (*immodica*) ou “ immodérée ” (*immoderata*), tout se passe comme si, en soi, elle l'était. C'est du reste ce que confirme l'explication qui suit : “ Que ce Désir de coïter soit modéré ou non, écrit Spinoza, on l'appelle ordinairement Lubricité. ” Cela ne peut passer inaperçu, et cela fait évidemment une différence. L'homme qui vit sous la conduite de la raison peut manger sans être gourmand, boire sans être ivrogne, rechercher la gloire sans être ambitieux, mais que penser de l'amour du coït, ou même du simple désir de coït ? Y a-t-il, oui ou non, un bon sexe ? La *Libido* semble bien échapper à la prise de la Raison dans la mesure où cet affect-là est en quelque sorte immodéré par nature : qu'il soit modéré ou immodéré, cela ne fait pas de différence. D'où la difficulté qu'on éprouve à trouver une éventuelle éthique sexuelle dans l'*Éthique* : le “ bon sexe ”, le sexe modéré, serait encore et tout de même le sexe, le dangereux sexe.

Les éléments que j'ai mis en place devant vous composent à eux tous, vous en conviendrez, un sombre tableau. Et aussi, et surtout, sombre perspective, car, forte de ces certitudes imposées par la géométrie, la Raison nous commande de réduire cet Amour-là au strict minimum, voire de nous en passer tout à fait. On mesure d'ici ce qu'on perd : peut-être bien les Joies les plus intenses et les plus belles de l'existence. Belles oui, mais mauvaises.

On perd beaucoup, certes, mais il faut voir aussi ce que l'on gagne ! À suivre la Raison jusqu'à son terme, jusqu'à accéder au troisième genre de connaissance qui vient la couronner, on gagne, dit la géométrie, la seule Joie qui soit vraiment absolument Joie, une Joie éternelle, accompagnée de l'idée de Dieu comme cause, on gagne l'Amour de Dieu. Le temps me manque pour retracer le chemin qui mène d'abord à l'Amour envers Dieu, puis, par le troisième genre de connaissance, à l'Amour intellectuel de Dieu. Je soulignerai seulement ceci : que c'est vraiment le seul amour qui vaille. Et Spinoza nous en énumère les raisons.

Dans cette histoire d'amour-là, pas de course à l'amour partagé : “ Qui aime Dieu ne peut faire effort pour que Dieu l'aime en retour. ” (V 19) Ensuite, “ cet Amour envers Dieu ne peut être souillé ni par l'affect d'Envie, ni par celui de Jalousie ; mais il est d'autant plus alimenté que nous imaginons plus d'hommes joints à Dieu du même lien d'Amour. (V 20) Pourquoi ? Parce que ” cet Amour envers Dieu est le souverain bien auquel nous pouvons aspirer sous la dictée de la raison, et il est commun à tous les hommes, et nous désirons tous que tous en jouissent ; et par suite il ne peut être entaché de l'affect d'Envie, ni non plus de l'affect de Jalousie ; mais au contraire il est nécessairement d'autant plus alimenté que nous imaginons que plus d'hommes en jouissent. “ Tout le contraire de l'amour pour la femme, de l'amour ordinaire : la femme ne peut se partager, un seul peut en jouir, alors que Dieu se partage entre tous, et il se donne à tous pour que tous en jouissent de concert. Et le Scolie de la proposition V 20 est on ne peut plus clair : ” Ensuite, il faut noter que les chagrins de l'âme et les infortunes tirent principalement leur origine de trop d'Amour pour une chose soumise à beaucoup de variations et que nous ne pouvons jamais posséder. Car ce n'est jamais que d'une chose qu'on aime qu'on s'inquiète ou s'angoisse, et offenses, soupçons, inimitiés, etc., ne naissent que de l'Amour pour des choses que nul ne peut véritablement posséder. D'où nous concevons donc aisément ce que la connaissance claire et distincte, et principalement ce troisième genre de connaissance dont le fondement est la connaissance même de Dieu, peut sur les affects, à savoir que, en tant que ce sont des passions, si elle ne les supprime pas absolument, elle fait du moins qu'ils constituent la moindre part de l'Esprit. Ensuite, elle engendre l'Amour envers une chose immuable et éternelle, et que nous avons véritablement en notre possession, Amour qui donc ne peut être souillé d'aucun des vices qui se trouvent dans l'Amour ordinaire, mais qui peut être de plus en plus grand et occuper la plus grande part de l'Esprit, et l'affecter largement. ”

Ainsi, au terme du parcours, aux joies passives liées au Corps va se substituer, suprêmement satisfaisante, une Joie de l'Esprit qui n'a plus de rapport avec l'existence actuelle ou “ réelle ” du Corps, mais, dit Spinoza, à son essence éternelle. Qu'on est donc loin du Spinoza apôtre de la Joie, quelle qu'elle soit, et apologiste du Désir ! C'est alors qu'il est bon de se ressouvenir de ce qu'avait pensé et écrit le jeune Baruch Spinoza dans son *Court traité sur Dieu, l'homme et la béatitude* : que la naissance d'un homme est la naissance d'une âme unie à un corps ; mais que, dès lors que cette âme a rencontré Dieu, cet objet suprême, elle coupe cette union, divorce du corps pour ne plus être unie qu'à Dieu. C'est, dit Spinoza, une nouvelle naissance, la seule vraie, la seule bonne, celle par laquelle, dit-il, l'homme réintègre “ son élément ”. Or, concrètement, cela veut dire ceci, je lis : “ Éprouvant maintenant qu'en nous efforçant vers la sensualité, la volupté et les choses du monde, nous n'y trouvons pas notre salut mais notre perte, nous préférons donc la direction de notre

intellect. Mais comme celle-ci ne peut progresser sans que nous soyons d'abord parvenus à la connaissance et à l'amour de Dieu, il est donc au plus haut point nécessaire de chercher Dieu ; et [...] après l'avoir reconnu comme le meilleur bien d'entre tous les biens, nous sommes alors obligés de nous y arrêter et nous y reposer. Car nous avons vu qu'il n'est rien, hormis Dieu, qui puisse nous donner aucun salut. Et c'est en cela que consiste une vraie liberté : à être et demeurer lié par *les chaînes aimables de l'amour de Dieu*. ” Les chaînes aimables de l'Amour de Dieu. Telle était la première inspiration du jeune Spinoza. Eh bien je pense qu'elle est demeurée telle, même si l'*Éthique* l'exprime en d'autres termes. Qui connaît la béatitude n'a plus besoin des chaînes aimables de l'Amour pour la femme, ou pour l'homme, ou pour quiconque. Raisonnable et bienheureux, il aura de l'Amitié pour toutes et tous, oui, de l'Amitié, pas plus. Fini le temps des chatouillements, du délire et des drames, place à cette Joie dont Spinoza nous dit en outre qu'elle est, oh merveille, éternelle. Mais cela, je vous laisse le soin de le comprendre en l'expérimentant vous-mêmes, et alors vous serez, nous serons tous sauvés.

Je vous remercie de votre attention.